



Agnès Sandras (dir.)

## Des bibliothèques populaires à la lecture publique

Presses de l'enssib

---

# Le peuple et le livre. Un « trafic de livres » au XVIII<sup>e</sup> siècle : petite histoire d'une émancipation collective

Loïc Chalmel

---

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.12343

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2014

Date de mise en ligne : 14 octobre 2020

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460009



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

CHALMEL, Loïc. *Le peuple et le livre. Un « trafic de livres » au XVIII<sup>e</sup> siècle : petite histoire d'une émancipation collective* In : *Des bibliothèques populaires à la lecture publique* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2014 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/12343>>. ISBN : 9782375460009. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.12343>.

---

par Loïc Chalmel

+++++

# LE PEUPLE ET LE LIVRE UN « TRAFIC DE LIVRES » AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE : PETITE HISTOIRE D'UNE ÉMANCIPATION COLLECTIVE

+++++

**E**n 1818, sur le rapport de François de Neufchâteau (1750-1828), et grâce à l'appui de l'abbé Grégoire (1750-1828), la Société royale d'agriculture attribua une médaille d'or à Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826), pasteur et pédagogue à Waldersbach. Ce dernier ne se rendit pas à Paris pour recevoir cette distinction. Il demanda au Baron de Gérando, avec lequel il était en relations épistolaires, de le représenter. Joseph-Marie de Gérando (1772-1842)<sup>1</sup> était membre depuis 1814 de la Société philosophique organisée autour de Maine de Biran.

La même année (1818), il interpellait le conseil d'administration de la Société pour l'instruction élémentaire sur la nécessité de procurer des livres aux enfants alphabétisés grâce aux écoles d'enseignement mutuel ouvertes depuis 1815 :

« M. de Gérando distingue deux objets principaux dans sa proposition : la confection et la publication d'ouvrages destinés au peuple ; la formation de bibliothèques à l'usage des enfants qui fréquentent les écoles élémentaires et de leurs familles.

Il reproduit cette importante vérité que la lecture et l'écriture ne sont pas l'instruction proprement dite, mais une préparation, un moyen pour y arriver, des instruments avec lesquels on peut s'instruire. Les bons livres deviennent ensuite des moyens directs

---

1. De Gérando est en particulier à l'origine de la création de l'École des chartes en 1841. Il reçut par décret du 15 août 1809 le titre de baron de Rathsamhausen, ayant épousé en 1798 Annette fut Rathsamhausen (1774-1824). Il est intéressant à cet égard de rappeler que le Ban de la Roche fut la propriété de la branche des Rathsamhausen dite *zum Stein* (d'où son nom). Voir Marie-Anne Suzanne de Rathsamhausen Gérando (éd.), *Lettres de la baronne Gérando née De Rathsamhausen*, suivi de *Fragments d'un journal écrit par elle de 1800 à 1804*, Paris, Didier et C<sup>ie</sup>, 1880.

d'instruction. Il s'agit donc de les chercher, de les réunir, de faire composer ceux dont on a besoin et qui n'existent pas, d'en indiquer d'avance le plan, l'esprit et le but, de les mettre à la disposition des enfants de nos écoles et de leurs familles.

Le choix des ouvrages qui peuvent former une bibliothèque à peu près complète pour les classes inférieures de la société, est à la fois délicat et difficile, et d'une haute importance. Ces ouvrages, en effet, doivent être à la portée de l'intelligence ordinaire des enfants, ou des hommes dont l'esprit a été peu cultivé. Ils doivent leur offrir des idées toujours justes, simples, claires, utiles, rapportées à des sentiments religieux et moraux, aux devoirs de leur condition et de leur profession, aux notions positives qu'ils ont besoin d'acquérir et d'appliquer. Il faut à la fois éviter ce qui ne pourrait offrir que des occasions et des sujets de distractions frivoles, ou ce qui tendrait à inspirer le dégoût d'une condition laborieuse et obscure, et un désir imprudent de s'élever au-dessus de la sphère dans laquelle on est placé. Il faut procurer aux individus des classes industrielles les moyens de vivre tranquilles, contents et heureux dans leur position... Si leurs facultés physiques, morales et intellectuelles reçoivent la direction et les développements convenables par les premières instructions qui leur sont données, par les lectures bonnes et solides qui en deviennent le complément, on atteint le but qu'on s'est proposé, d'associer la moralité à l'instruction, de répandre peu à peu plus de moyens d'aisance et de bonheur dans les classes inférieures de la société. »<sup>2</sup>

Ce texte définit les principes sur lesquels se fonderont les tentatives de promotion des bibliothèques populaires tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle :

- si l'école aide à construire les outils nécessaires à l'instruction, l'instruction véritable nécessite l'accès aux livres ;
- le bon livre, doit apporter des connaissances utiles aux classes populaires, en les aidant à améliorer leur bien-être, sans perte de temps avec des lectures distractives ou spéculatives qui ne leur sont pas destinées ;

---

2 *Journal d'éducation publié par la Société formée à Paris pour l'amélioration de l'enseignement élémentaire*, décembre 1818, pp. 159-161.

- un choix éclairé doit donc présider à la constitution de fonds pour des bibliothèques simultanément scolaires et populaires, au service des familles et des élèves.

Suivant les conseils de Gérando, le conseil d'administration de la Société pour l'instruction élémentaire constitue une commission pour les livres élémentaires. Son rapport, présenté le 14 octobre 1818, examine ce qui a été accompli à cet égard en Allemagne, en Grande-Bretagne, en Hollande et en Suisse, afin de développer la lecture populaire.

Une seule création est répertoriée pour la France :

« [...] le vénérable pasteur Oberlin, au Ban de la Roche<sup>3</sup>, qui, pour mieux civiliser cette petite contrée, auparavant presque sauvage, n'a pas seulement fondé de bonnes écoles dans les cinq communes de sa paroisse, mais a formé une petite bibliothèque choisie à l'usage des habitants. »<sup>4</sup>

Voici son histoire.

## TABLE DES MATIÈRES

+++++

Germanique de naissance et latin d'adoption, sensible tout à la fois à l'*Aufklärung* et aux Lumières, résolument tourné vers l'Europe, curieux des développements de la pensée scientifique rationnelle autant que des expériences mystiques de la foi chrétienne, pasteur, pédagogue, animateur rural, Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) tente de concilier, tout au long de son ministère au Ban de la Roche, différents champs de savoirs et d'activités apparemment très éloignés les uns des autres.

Le temps est un bien précieux pour qui cherche à traduire dans la vie quotidienne, au service de l'autre, semblable et différent, les avancées de la pensée et des sciences de son époque. Au désespoir des biographes,

3. La dénomination Ban de la Roche (en allemand *Steinthal*) provient du nom de l'ancien château moyenâgeux dit « château de la Roche » (*Steinschloss*). Le Ban (ensemble des territoires sous la bannière du châtelain), situé sur le versant occidental du massif vosgien, dans l'actuel département du Bas-Rhin, à 65 km de Strasbourg et 25 de Saint-Dié, se compose des villages de Fouday, Waldersbach, Bellefosse, Belmont, Solbach, et des hameaux du Trouchy et de La Hutte, qui s'étagent entre 410 et 1 100 m. Waldersbach est traversé par le ruisseau de la Schirgoutte, qui se jette dans la rivière Bruche à Fouday.

4. Noël Richter, « Aux origines de la lecture publique », *Bulletin des bibliothèques de France*, 1978, n°4, pp. 221-249. [En ligne] < <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1978-04-0221-001> >.

lui-même se soucie assez peu de « faire mémoire », souhaitant à la suite de Martin Luther que l'on oublie son nom, pour ne se souvenir que de celui qui guida leurs paroles et leurs actes. Nul ouvrage publié de son vivant donc, contrairement à son contemporain helvétique Pestalozzi, structurant sa pensée et caractérisant son œuvre. Autant de figures d'Oberlin que d'images renvoyées par les miroirs biographiques. Chacun reconstruit « son » Oberlin, en fonction des sources dont il dispose et de ses intérêts particuliers, essayant de dire « juste » à défaut de dire « vrai ».

La première piste qui s'offre au lecteur contemporain est donc biographique et, le moins que l'on puisse dire, c'est que les entrées en sont multiples, réparties sur deux siècles, inégales en qualité, diverses en langues. La plupart citent abondamment Oberlin, permettant une certaine familiarisation avec son style, la manière dont il évolue au cours du temps, et les thématiques qu'il affectionne.

Le lecteur contraint, dans cette perspective, de chausser les lunettes du biographe, peut légitimement souhaiter s'en affranchir, en s'essayant à une reconstitution singulière et autonome du puzzle oberlinien, comme le cycliste débutant s'affranchit des roulettes qui l'ont jusqu'alors préservé de la chute. Mais comme toute liberté, transgresser la volonté d'effacement du pasteur pédagogue a un prix : l'infortuné lecteur se voit confronté à la multiplicité, au désordre apparent des sources. Comment pénétrer cette pensée foisonnante ?

Si la curiosité et l'intérêt l'emportent sur le découragement, une confrontation avec le monde des traces devient inévitable. Écrites certes, mais sans exclusive, qui témoignent de l'inextricable réseau de relations (dont la galerie des portraits reste souvent à peindre), de tissu d'événements, d'interactions entre des idées hétérogènes. La complexité renvoie à l'idée de tissage (*complexus* : ce qui est tissé ensemble). La structure du tissu est également à rapprocher de celle du texte (*textus* de *texere*, tisser), dont le français contemporain a gardé trace dans le textile. L'entreprise sera donc artisanale, voire agricole, puisqu'il s'agit d'explorer des pages (*pagus*, le champ).

Qui ne ressentirait pas une forme d'impuissance devant l'inextricable fouillis, le désordre apparent auquel conduit ce repérage des sources ?

Pour qu'ils s'y retrouvent (et donc éviter qu'ils s'y perdent) au cœur de ce foisonnement d'idées par ailleurs si stimulant pour l'esprit, le musée Oberlin met à la disposition de ses visiteurs, depuis sa réouverture en 2002, les cartes et les boussoles nécessaires. Les principes muséographiques mis en œuvre les invitent justement à endosser la posture de biographes,

créant « leur Oberlin » en combinant un projet de visite initial avec les découvertes qu'ils ne manqueront pas de faire. Le visiteur s'improvise bâtisseur de ponts entre l'univers des Lumières et le monde contemporain. Ici, il est nécessaire d'agir pour voir, de manipuler puis de lire pour construire du sens. Ce faisant, il s'inscrit dans un héritage pédagogique en recréant de façon singulière les principes éducatifs d'une pédagogie active, patiemment mis au point par Stuber<sup>5</sup> et Oberlin à leur époque.

CHAPITRES

+++++

Entrer dans l'une des salles du musée Oberlin, c'est comme ouvrir un livre à un chapitre nouveau : héritages, Ban de la Roche, théologies, Dieu et les sciences, cabinet de curiosités, nature et ordre du monde, lecture et bibliothèque (Stuber), pédagogies, société, croyances, réseaux...

Les objets et les informations mises à la disposition des bâtisseurs de sens ont été judicieusement semés suivant ces entrées thématiques.

D'un point de vue méthodologique, cette mise à disposition permet de ne jamais dissocier le projet éducatif et spirituel, du système économique et social mis progressivement en œuvre par les « ministres » du Ban de la Roche. Les finalités des différentes institutions constitutives de ce système participent en effet du même esprit de solidarité et de militantisme évangélique. Permettre à tout un chacun de ne pas perdre le fil, quel que soit son niveau de connaissance initial, tissant comme Pénélope sa propre toile cohérente, sans doute imparfaite, mais singulière à défaut d'être complète... voilà l'enjeu.

« Nous sommes comme des nains sur des épaules de géants. Nous voyons mieux et plus loin qu'eux, non que notre vue soit plus perçante ou notre taille plus élevée, mais parce que nous sommes portés et soulevés par leur stature gigantesque » disait Bernard de Chartres à ses élèves dans les années 1120. Voici donc posée la question de l'héritage. Mais quelle est la nature du testament ? À quoi puis-je m'attendre, si je choisis de me « jucher » sur les épaules de Jean-Frédéric Oberlin ?

5. Jean-Georges Stuber (1722-1797), est le prédécesseur de Jean-Frédéric Oberlin à Waldersbach, où il officie en tant que pasteur de 1750 à 1754, puis de 1760 à 1767. Très influencé par les idées piétistes de la première génération, il s'applique à mettre en œuvre, dans des conditions économiques très difficiles, les bases d'une réforme pédagogique et sociale, que Jean-Frédéric Oberlin s'emploiera à magnifier pendant les presque 60 années de son ministère au Ban de la Roche. Voir Loïc Chalmel, *Jean-Georges Stuber (1722-1797), pédagogie pastorale*, Berne, Paris, Peter Lang, 2001.

Les traces laissées par le locataire du presbytère de Waldersbach, témoignent d'un rapport dialectique et mutuel soigneusement entretenu entre théologie et raison.

Oberlin est lui-même un lecteur boulimique : ainsi déclare-t-il avoir lu 538 ouvrages de tous ordres entre 1766 et 1780, soit en moyenne une quarantaine de livres par an. Les nombreuses notes de lectures qu'il nous a laissées, constituent à cet égard la véritable boussole qui permet d'emboîter le pas d'un chercheur de sens, navigant sur l'océan des idées<sup>6</sup>.

Jean-Frédéric Oberlin lit beaucoup durant ses années d'études à Strasbourg et livre régulièrement une analyse de texte critique dans un cahier approprié. Cette rédaction se poursuit tout naturellement à son arrivée au Ban de la Roche. Son champ de lectures, particulièrement éclectique, comporte aussi bien des ouvrages traitant de théologie (Swedenborg, Zinzendorf, Clément XIV (Ganganelli), Arndt, Spangenberg, Lavater, Jeanne Leade...), que de philosophie (Leibniz, Voltaire, Jung-Stilling...), de pédagogie (Rousseau, Basedow, Fénelon, Pestalozzi, Comenius...), ou encore de littérature générale (Racine, Defoë, Madame Le Prince de Beaumont, Madame de Maintenon, Beaumarchais...). On trouve également à Waldersbach des livres destinés à améliorer ses connaissances et celles de ses collaborateurs dans les domaines de la documentation pédagogique, de l'agronomie, des arts et des sciences. Voici par exemple l'analyse des principes éducatifs de Jean-Jacques Rousseau que Jean-Frédéric Oberlin propose à l'issue de la lecture du premier tome de l'*Émile* :

« Un livre tout à fait excellent. Je ne tiens pas et de loin toutes les règles qu'il donne pour praticables, même pour les meilleurs. Ce livre contient cependant tant d'instructions et de si belles observations qu'il me semble qu'il serait impérativement nécessaire que tout un chacun le possède et que chaque instituteur le lise et le relise. »<sup>7</sup>

Après avoir lu le second tome, il rédige un bref commentaire qui témoigne de son admiration grandissante pour l'auteur de l'*Émile* : « Le cher, honnête et infaillible Rousseau ! » Le commentaire concernant le troisième tome est plus nuancé, et l'on voit même apparaître dans ses propos l'idée d'une censure, peut-être à mettre en rapport avec la profession

6 Voir les *Tagebücher*, aux Archives municipales de Strasbourg.

7 Jean-Frédéric Oberlin, Notes de lecture, manuscrit autographe, fonds Oberlin (15 NA) ms. 403, Archives municipales de Strasbourg, 1780.

de foi du vicaire savoyard ? : « Un cher, honnête, philosophe païen ! On ne peut mettre cette partie entre les mains de chrétiens non confirmés ».

Le *Télémaque* de Fénelon est également considéré comme un modèle possible pour une éducation populaire :

« Quel livre tout à fait incomparable ! Quel trésor pour apprendre la sagesse, en particulier pour un roi, et en même temps aussi pour chacun à qui Dieu a confié un petit peuple à éduquer. Il gagne à être lu plusieurs fois. »<sup>8</sup>

La *nouvelle méthode sur l'éducation* de Basedow (grand homme !) est reconnue comme essentielle pour « la réforme des écoles, l'éducation et la formation professionnelle ». Nicolas-Louis de Zinzendorf apparaît comme « un réel prophète », Voltaire comme un écrivain dont les indéniables qualités littéraires sont malheureusement au service d'une philosophie décadente : « Versificateur admirable et unique. Cœur d'un scélérat accompli » !

En 1780, Oberlin découvre un petit manuel intitulé *L'ami des enfants, à l'usage des écoles de campagne*. Ce livre, acheté à de nombreux exemplaires, devient une référence pour les écoles élémentaires du Ban de la Roche :

« Que Dieu soit remercié de tout cœur pour ce petit livre. Oh combien de temps ai-je soupiré après de semblables textes pour mes écoles et pour mes enfants français non francophones, qui ne comprennent que le patois. »<sup>9</sup>

Quelle est la finalité de cette curiosité littéraire ? La production d'écrits qui en découle se caractérise par une constante : dans un premier temps, Oberlin prend la plume « en réaction », pour « se rendre clair à lui-même » les théories, les idées, les principes qu'il analyse. Dans un second temps, il partage ses découvertes, en « publiant » (au sens de rendre au public) le résultat de ses analyses, et en adaptant avec soin son registre aux destinataires. Cette publication peut revêtir différentes formes : ce que nous appellerons dans un premier temps (par commodité de langage) la « recherche pure », et à un second niveau, la vulgarisation et la transposition didactique de cette recherche. L'écriture n'est donc pas neutre,

8 Jean-Frédéric Oberlin, Notes de lecture, manuscrit autographe, fonds Oberlin (15 NA) ms. 403, Archives municipales de Strasbourg, 1774.

9 Jean-Frédéric Oberlin, Notes de lecture, manuscrit autographe, fonds Oberlin (15 NA) ms. 403, Archives municipales de Strasbourg, 1780.



mais se présente toujours comme la résultante d'un travail : il s'agit d'aller prendre (dans le monde des idées) ce qu'il estime que lui-même, le pasteur, et les autres, ses brebis Ban de la Rochoises, doivent apprendre.

### Divin ordre du monde

Les sciences de la nature constituent autant de référentiels dans l'étude desquels le pasteur d'hommes puise des éléments nécessaires à sa compréhension du « divin ordre du monde ». Cette alliance objective entre science et théologie peut paraître paradoxale pour le cartésianisme latin. Elle l'est beaucoup moins dès lors que l'on accepte de se référer aux débats des philosophes de l'*Aufklärung*, en particulier Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) puis Christian Wolff (1679-1754) :

« En faisant son devoir, en obéissant à la raison, on remplit les ordres de la suprême raison. On dirige toutes ses intentions au bien commun, qui n'est point différent de la gloire de Dieu ; l'on trouve qu'il n'y a point de plus grand intérêt particulier que d'épouser celui du général. »<sup>10</sup>

Or, qu'il agisse en symbiose ou en réaction avec les idées de son temps, Jean-Frédéric Oberlin est nécessairement un être historique, porteur de son époque et de ses préoccupations ; il ne peut ignorer les débats idéologiques qui la traversent.

La quête d'Oberlin, chercheur en sciences naturelles, s'articule autour de la question centrale de classification. Elle apparaît dans les nombreux manuscrits qui trient, répertorient, décrivent, représentent en particulier les plantes, en fonction de leurs attributs, de leur utilisation pour la nutrition, les soins, la teinture. Le grand herbier et la collection d'histoire naturelle se présentent à cet égard comme le chef-d'œuvre du pasteur naturaliste. Pour autant, l'entreprise est-elle scientifique ? Certes, Oberlin utilise pour construire son herbier, la classification (aujourd'hui obsolète) du naturaliste suédois Carl von Linné (1707-1778), système basé sur le nombre et la disposition des étamines, auquel on ajoute la classe des cryptogames<sup>11</sup>. Mais cette

10 Christian Wolff, *Gesammelte Werke*. I. Abteilung, deutsche Schriften. 21. VI. *Gesammelte kleine philosophische Schriften*, 1981, p. 27.

11. Voir Renée Bierry, « Oberlin et la botanique. L'utilisation des plantes du Ban de la Roche dans son œuvre civilisatrice et pédagogique », 1969, pp. 21-40 & 1977, pp. 25-29, *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme du Ban de la Roche*, 1969/1977, 2 & 3.

classification, introduite dans l'enseignement universitaire strasbourgeois par le botaniste Jacques-Reinhold Spielmann (1722-1783), qui devait servir de base à une *Flora alsatica* rédigée par Jean Hermann (1738-1800) et son fils Jean-Frédéric (1768-1793), n'a rien d'original pour l'époque. Oberlin pouvait en outre s'appuyer sur les travaux de Marc Mapp (dit Mappus, 1632-1701), terminés et publiés par Jean-Chrétien Ehrmann (1710-1792) en 1742, l'*Historia Plantarum alsaticarum : postuma opera et studio*, qui proposait une liste d'espèces régionales avec leurs localisations. Ses notes de lecture font également mention d'une *Flore d'Alsace* (1802) de Jean-Chrétien Stoltz (1764-1828), professeur d'histoire naturelle au Gymnase de Strasbourg, ainsi que d'une *Histoire des plantes* (1753).

*Quid novi ?* En fait, ces principes d'organisation naturalistes ne représentent en rien une finalité pour la quête d'Oberlin. Son projet est autrement plus vaste et foisonnant. En témoigne le rapprochement pour le moins ésotérique, qui l'amène à rechercher, au-delà d'une apparente diversité, les constantes cachées des êtres et des plantes, par le biais de la physiognomonie. La science naturelle n'est de fait qu'un outil, parmi d'autres, d'autant plus utile qu'il est perfectionné, au service de la connaissance du « divin ordre du monde ». Il ne peut y avoir conflit entre raison et révélation car Dieu ne révèle rien qui ne puisse être connu par la Raison, comme l'exprime le philosophe Hermann Samuel Reimarus (1694-1768) :

« Dans le vaste plan du système de toutes choses où nous apparaît d'emblée la religion purement rationnelle, règne une totale cohérence qui non seulement ne laisse subsister dans l'âme aucune obscurité et aucune confusion mais la forme à toutes les perfections et assouvit ses aspirations naturelles. Nous y trouvons l'archétype de toute perfection, dont la contemplation nous plonge continuellement dans l'admiration, le respect, la vénération et l'amour. Nous commençons nous-mêmes à devenir intelligents et sages dans la mesure même où nous prenons conscience de la grande intelligence qui se révèle dans cet arrangement et cet ordre du monde, ainsi que de l'infinie noblesse des intentions qui y sont mises en application avec la plus grande sagacité . »<sup>12</sup>

12 Hermann Samuel Reimarus, *Abhandlungen von den vornehmsten Wahrheiten der natürlichen Religion*, 1781, p. 692 et sq.

L'apport de Jean-Frédéric Oberlin à la recherche fondamentale n'est sans doute que marginal. Même la volonté systématique de faire entrer dans ses classifications le patois du Ban de la Roche, participe d'une tradition philologique initiée par son prédécesseur Jean-Georges Stuber (1722-1797), et consacrée par son frère Jérémie-Jacques (1735-1806) dans son *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban-de-la-Roche* (1775). L'alliance entre science et théologie porte du fruit dans un autre contexte que l'on devine par l'examen attentif de ses multiples inventaires, fiches pédagogiques et sermons, en liaison avec les préoccupations quotidiennes des Ban de la Rochois. Car entre les mains du pasteur pédagogue, la science devient une arme pour soulager la misère, secouer l'inertie, introduire de nouvelles cultures, de nouvelles pratiques sanitaires ou phytothérapiques.

### Semer à tous vents

Le propre du pédagogue est de s'ériger en théoricien de sa propre pratique ; son discours se doit d'être critique tant par rapport à la tradition culturelle de référence que par rapport aux concepts auxquels il se réfère. Oberlin n'échappe pas à cette règle comportementale. Offrir une alternative culturelle crédible dans un contexte donné, revient à réunir, au moins dans le discours, les conditions qui rendent possible la traduction d'idées nouvelles en actes éducatifs. Il se mue ainsi en « truchement », interface entre le savoir savant et la tradition populaire : traduire l'idée en lui donnant forme d'évidence ; tel est le lot du pédagogue. Plus que la « recherche pure », c'est bien cette volonté de vulgarisation, ou pour utiliser une terminologie moderne, de transposition didactique, qui fait œuvre chez Oberlin. Investir l'espace pédagogique, à l'intersection du monde des idées et de celui des réalités pratiques, revient alors à accepter les règles d'une double interrogation : Jean-Frédéric Oberlin questionne, se questionne, et ce faisant, nous questionne. Il interroge l'univers conceptuel, se confronte et confronte des écrits parfois éloignés de sa culture d'origine, au regard d'un « mal-être » reflété par le miroir de sa *praxis* au quotidien.

Sa quête de sens n'a rien d'un dilettantisme scientifique. Elle reste guidée par un projet évangélique qui place l'homme au cœur de la création. Elle contribue à apporter des réponses au quotidien, à communiquer, à encourager, à rassurer, à consoler... sans pour autant tomber dans l'activisme et perdre le fil... tissé inlassablement par la recherche dans les livres d'une cohérence qu'il appelle de ses vœux. Certes, Oberlin est

curieux de la pensée scientifique, philosophique, religieuse et pédagogique de son temps, comme en témoignent ses nombreuses notes de lecture (*Tagebücher*). Mais cette curiosité reste imprégnée du quotidien, tel par exemple, ce commentaire rédigé en 1774 à propos du *Socrate rustique* (*Die Wirtschaft eines philosophischen Bauern*, 1761), la bible des physiocrates de Johann Kaspar Hirzel (1725-1803), traduite en français par Jean Rodolphe Frey : « Un modèle incomparable pour les paysans du Ban de la Roche ! »

À la description de la conduite économique et morale d'un paysan philosophe résonne comme en écho cet autre commentaire de 1777 rédigé à propos des *Lettres de minéralogie* (1776) de Ferber :

« Bon surtout pour un minéralogiste. Pour moi, j'y ai appris la nomenclature française des pierres, que j'avais longtemps par ailleurs cherchée en vain, et puis beaucoup de particularités intéressantes sur les volcans, etc. que j'ai marquées par des traits d'encre verte. »<sup>13</sup>

Tel Oberlin le lecteur n'est guère passif ; il agit, trie, classe, rature, réorganise et laboure inlassablement le champ des idées pour en extraire les fruits utiles à sa quête de cohérence. De la matière première des livres, naît une substance, rendue « digérable » sous forme de notes, de fiches adaptées tant au niveau des adultes que de celui des enfants, mais aussi... de sermons. Car, la science, ou sa forme transposée, n'est pas exclue du lieu même de la parole, bien au contraire :

« Venons aux vents. Le vent n'est autre chose qu'un courant ou un mouvement rapide de l'air, qui est excité quand l'équilibre de l'air a été troublé. Il en est de l'air comme de l'eau. Quand vous avez de l'eau dans un vase ou réservoir, et qu'elle y est également haute, elle est tranquille et calme, et elle restera toujours dans cet état de calme, tant que vous ne troublez pas son équilibre. Mais dès que vous aurez brisé le vase, ou fait un trou au bas du réservoir, l'eau en perdant son équilibre perdra son calme, et se précipitera avec rapidité hors de sa place, et ne cessera de couler, jusqu'à ce qu'elle sera également répandue partout.

13 Jean-Frédéric Oberlin, Notes de lecture, manuscrit autographe, fonds Oberlin (15 NA) ms. 403, Archives municipales de Strasbourg, 1776.

Quand pendant les chaleurs de l'été, les rayons du soleil ont raréfié et dilaté notre air, il s'est détendu vers tous les côtés et a forcé l'air des pays voisins à lui faire place ; et alors les habitants des pays voisins auront senti un vent qui sera venu de notre pays.

Mais quand par l'éloignement du soleil, les chaleurs cessent, et ne soutiennent plus l'étendue formée de notre air, alors l'air des pays voisins dont la force a été augmentée par la pression continuelle du nôtre, ne trouvant plus la même résistance qu'auparavant, fond et se précipite avec plus ou moins de violence dans le nôtre, jusqu'à ce que l'équilibre de l'un et de l'autre soit rétabli, c'est-à-dire jusqu'à ce que notre air et celui des pays voisins soient d'une force égale, également serré ou également étendu et dilaté. »<sup>14</sup>

Doit-on s'étonner d'une pareille utilisation d'un sermon qui pourrait apparaître contre nature, outil de vulgarisation scientifique plus que d'édification spirituelle ? Loin s'en faut si l'on se réfère à nouveau à Wolff, qui ne relève lui-même aucune contradiction entre théologie dogmatique et religion naturelle, ou religion selon la raison, puisque la loi naturelle n'est autre que la raison divine. C'est cette cohérence entre nature, raison et théologie, que Reimarus résume à nouveau à sa manière : il y a des vérités qui sont communes à la raison et à la foi, sur lesquelles il est aisé de s'accorder :

« Notre science de la nature, dans toute sa diversité allant du plus grand au plus petit, notre connaissance des lois générales et particulières du mouvement, du cours des planètes, des causes du changement dans le ciel, dans l'atmosphère et sur la terre, de la constitution, de la reproduction, de la nutrition, de la croissance des plantes et des bêtes, et de toutes autres choses encore qu'il est donné à notre entendement de connaître, tout cela n'est rien qu'un pâle reflet de cette sagesse et des règles que Dieu a réellement mises en œuvre dans sa Création. Cette science n'est du reste attirante et nourrissante que dans la mesure où nous y percevons la perfection et la concordance des choses ainsi que l'accomplissement le plus adéquat des fins infiniment bonnes qui furent celles du Créateur. Alors nous trouvons dans l'étude et la contemplation

14 Extrait d'un *Sermon*, 30 octobre 1774, répété le 31 octobre 1794 et le 10 novembre 1815, conservé au musée Oberlin.

des choses une source inépuisable d'extrême satisfaction, des miracles, des tours de force et des exemples toujours renouvelés d'un entendement infini. Alors nous ressentons aussi les avantages de notre âme puisque nous voyons réunis dans le livre de la nature visible les pensées les plus sages et les témoignages les plus grands de la bonté de l'esprit invisible. »<sup>15</sup>

Le temps d'Oberlin est foisonnant, multiforme, mais pas linéaire. L'ensemble hétéroclite des traces qu'il laisse derrière lui oblige tout chercheur à démêler l'écheveau des synthèses empiriques caractéristiques de son projet évangélique. La place du livre et de la bibliothèque de prêt, créée par son prédécesseur, Jean-Georges Stuber (1722-1797), s'inscrit dans ce contexte singulier.

TRAFFIC DE LIVRES

+++++

Dans l'esprit de Stuber, le développement du nombre de lecteurs potentiels induit la nécessité de multiplier les supports de lecture. Après l'alphabetisation et l'évangélisation, apparaît l'idée de développer une véritable culture populaire. C'est ainsi qu'il conçoit le projet d'une bibliothèque de prêt, ses paroissiens n'ayant pas les moyens d'acheter des livres par eux-mêmes. Il acquiert donc une centaine de volumes sur ses propres deniers et les met en circulation parmi les habitants des différents villages. Le service de prêt fonctionne généralement à la sortie des offices et connaît rapidement un franc succès. Ce « trafic de livres » ferait du Ban de la Roche le berceau des bibliothèques de prêt :

« Les premières bibliothèques eurent un caractère confessionnel et furent liées à la création des petites écoles... La plus anciennement connue est l'œuvre de deux pasteurs strasbourgeois, J.-G. Stuber et J.-F. Oberlin. »<sup>16</sup>

15 Hermann Samuel Reimarus, *Abhandlungen von den vornehmsten Wahrheiten der natürlichen Religion*, 1781, p. 692 et sq.  
16 Noël Richter, « Aux origines de la lecture publique », *Bulletin des bibliothèques de France*, 1978, n°4, pp. 221-249.[En ligne] < <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1978-04-0221-001> > (consulté le 16 mars 2014).

La bibliothèque de prêt instituée par Stuber, prend avec son successeur une extension importante tant au niveau du nombre que de la qualité des livres mis à la disposition du public. Un texte manuscrit d'Oberlin daté du 9 février 1792 et intitulé « Histoire du trafic des livres de la paroisse », trouvé au sein du registre consacré à la gestion de la bibliothèque de prêt, expose l'historique du « trafic » et les difficultés matérielles corollaires à l'entretien du fonds de livres :

« Je veux vous donner aujourd'hui une petite notion du trafic de livres, que M. Stouber a établi, et que j'ai continué jusqu'aujourd'hui... Or pour soulager les pères, qui désiraient de procurer à leurs enfants une instruction qu'eux-mêmes n'avaient pas eue, M. Stouber entreprit un trafic. Il fit venir à la fois une certaine quantité de catéchismes, d'a, b, c, de livres de cantiques et même des Bibles – il fit imprimer lui-même l'excellent alphabet qu'il avait composé avec des peines étonnantes – il établit une bibliothèque de lecture publique et une autre pour servir dans les écoles. »

L'idée d'un « trafic » de livres est donc incontestablement liée à l'œuvre d'alphabétisation entreprise par Stuber au Ban de la Roche. La description des premiers ouvrages acquis ne laisse pas de doute quant à la finalité de l'opération : la connaissance de l'alphabet permet l'accès à la langue écrite, qui elle-même ouvre les portes du message biblique ou évangélique. Il est néanmoins intéressant de noter que dès l'origine coexistent deux bibliothèques, l'une plus particulièrement destinée aux écoles et l'autre s'adressant à un public adulte. La lutte contre l'ignorance ne se limite donc pas aux seuls enfants. Oberlin explique un peu plus loin comment à son arrivée au Ban de la Roche il reprend à son compte la démarche du pasteur de Saint-Thomas :

« Cependant quand je vins chez vous le 30 mars 1767 la caisse de trafic, qu'il avait appelée « caisse de charité », et qui ne consistait que dans une petite boîte de la valeur d'un sol – lui devait une somme considérable.

Je me chargeais de la dette et du trafic, et de l'entretien des deux bibliothèques. Dieu m'assista, et peu à peu la dette fut payée, quoique les deux bibliothèques furent considérablement augmentées, et même des prix distribués.

Pour mieux faire face aux dépenses, je fis tout mon possible pour épargner la caisse. J'allai aux foires à Strasbourg, je cherchai les marchandises de première main. J'amenai les marchandises avec moi et à mes frais – d'autres fois j'en fis venir par mes amis qui venaient me voir... Je gravai et imprimai et fis imprimer à mes frais les petites cartes géographiques, et le prix de celles qui se vendaient revenait au profit de la caisse. La même chose se fait encore. Au commencement j'achetai des couleurs en coquille. Mais cela venait trop cher. Je me mis à broyer et préparer moi-même et par mes servantes et autres gens à gages. »

Le catalogue de la bibliothèque de Waldersbach atteste de l'extension du fonds<sup>17</sup>, aussi bien quant à la quantité d'ouvrages mis à disposition du public que par la grande diversité des sujets traités : religion, philosophie, biologie, astronomie, géographie, littérature... Le nombre d'exemplaires des écrits les plus utiles pour l'enseignement, dont l'*Orbis pictus* de Comenius est régulièrement augmenté. Une note autographe d'Oberlin (malheureusement non datée), adressée vraisemblablement aux régents des écoles, évoque un autre aspect de la richesse du fonds documentaire réalisé par le pasteur lui-même et mis à la disposition des maîtres et des conductrices :

« [...] des cahiers élémentaires que vous mettrez pour base dans vos instructions. Vous en ferez ainsi sur chaque partie, quand les idées claires que vous aurez sur le total de la science vous le permettront ; vous les ferez encore d'après le besoin de l'élève et sa capacité, en n'appuyant principalement que sur les objets pratiques et applicables dans la vie commune. Pour cet effet vous pouvez copier mot à mot ou extraire en partie les cahiers élémentaires suivants qui se trouvent dans la maison. Copier les cahiers des :

1. mammifères
2. oiseaux
3. amphibiens
4. poissons
5. insectes
6. vers

---

17. Si quelques-uns de ces ouvrages sont consultables au musée Oberlin de Waldersbach, la plus grande partie est conservée par les Archives municipales de Strasbourg, fonds Oberlin (15 NA).



7. cahier de botanique qui traite de la philosophie des plantes, ou de leur structure et de leur classification
8. plantes médicinales
9. cahiers de minéralogie tels que les sels, les terres et pierres, les métaux, les bitumes, les pétrifications
10. les météores
11. petit cahier d'agriculture
12. abrégé de géographie, mathématique et physique
13. premier cours de géographie politique
14. psychologie
15. des chansons et cantiques [...] À extraire des cahiers plus grands que ceux du calcul, de la technologie, de la physique, de la chimie, de la physiologie et de la physionomie, enfin d'histoire<sup>18</sup>.

Ainsi, les éducateurs du Ban de la Roche, régents ou conductrices de la tendre jeunesse<sup>19</sup> disposent-ils d'un véritable outil de documentation pédagogique avec ces cahiers thématiques rédigés par le pasteur à partir de lectures, ou de connaissances empiriques. Dans le registre des écoles, Oberlin nomme les livres qui lui paraissent propres à développer l'intelligence des élèves aux différents niveaux d'enseignement :

- *l'Orbis pictus* de Comenius ;
- *l'Alphabet méthodique* de Stuber ;
- *le Coup d'œil de la nature* de Berq ;

18 Jean-Frédéric Oberlin, *Il faut avoir des livres...*, 2 feuillets autographes sans indication de date, fonds Oberlin (15 NA), ms. 360, Archives municipales des Starsbourg.

19. Les conductrices de la tendre jeunesse, nom donné par Oberlin aux ancêtres de nos professeurs des écoles maternelles.

- *l'Histoire de la Bible* ;
- *l'Ami des enfants* de Berquin ;
- la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* ;
- des cartes géographiques gravées en bois sans dénominations à comparer avec les cartes ordinaires.

Cette liste d'ouvrages est significative du glissement conceptuel sur l'« utilité » d'ouvrages à recommander aux élèves et aux maîtres qui s'est opéré à partir du projet originel de Stuber. Si le rôle de l'alphabétisation et la place de la littérature religieuse restent dominants, Oberlin oriente le parcours littéraire de ses élèves vers des domaines de la connaissance toujours plus diversifiés tels l'histoire, la biologie, les sciences et techniques, le théâtre, la géographie... La documentation écrite se complète progressivement d'une collection complète d'histoire naturelle (minéralogie, biologie...), de jouets à caractère éducatif, d'herbiers. Cet édifice pédagogique hétéroclite se construit autour de l'idée centrale selon laquelle la contemplation de la nature et la compréhension des phénomènes qui régissent son fonctionnement rapproche l'homme du divin Créateur. L'être humain n'est pas destiné à subir les phénomènes naturels, mais doit chercher à les comprendre et à les utiliser au mieux. La création est régie par des lois parfaites, chaque chose, chaque être vivant participe à cette perfection. L'homme, principal héritier de la création, ne peut se contenter pendant son séjour sur terre d'une contemplation passive, mais doit plutôt faire preuve de curiosité et d'ingéniosité pour trouver sa place au sein du monde en mettant ses compétences au service de ses semblables.

L'accès du livre au plus grand nombre est une préoccupation constante pour Oberlin. Nul ne doit être exclu *a priori* de l'univers culturel contenu dans la langue écrite. Il aide ainsi les plus démunis à acheter des manuels scolaires à moitié prix, sans pour autant en faire le don, la moitié du prix restant étant due, en heures de travail, au régent d'école. Ce système ingénieux permet à la fois de faire considérer le livre comme un bien précieux (son prix devient « mesurable », car il équivaut à une quantité de travail), et dans le même temps, d'en permettre l'acquisition à ceux qui ont peu de revenus.

## Héritage

L'histoire singulière d'une émancipation progressive des chaînes de l'ignorance pour le petit peuple du Ban de la Roche, articule une palette d'outils patiemment élaborés et développés par Stuber et Oberlin : une méthode « universelle » pour accéder à l'écrit, l'*Alphabet méthodique*, un appareillage didactique propre à la vulgarisation des connaissances, une bibliothèque de prêt associée au « trafic de livres », un système éducatif rénové qui accompagne l'élève de la petite enfance à l'adolescence.

Toutes ces innovations rencontrent nécessairement certaines résistances au sein même de la population locale. Il est en particulier difficile de convaincre la totalité des adultes de l'utilité d'apprendre à lire, certains y voyant même de la sorcellerie, comme en témoigne Jean-David Bohy, maître d'école, qui demande un jour à Stuber ce qu'il devait répondre à un homme qui, se plaignant qu'on instruisait les enfants d'une tout autre manière qu'autrefois, lui avait demandé : « Est-ce que nous avons donc un autre Dieu que du temps passé ? » Stuber lui répondit : « Répondez-lui oui, autrefois c'était le Dieu des ténèbres, et nous tâchons à présent d'avoir le Dieu de lumière ». <sup>20</sup>

En dépit de l'intérêt intrinsèque d'un accès original (et inattendu pour l'époque) d'une population rurale socialement déshéritée à l'éducation et à la culture, est-il pour autant possible d'affirmer que cette histoire singulière ait eu la moindre influence sur la « grande histoire », celle de la Nation ?

Sous l'impulsion d'Oberlin, les conductrices vont s'employer à promouvoir la pratique de la langue française, et à rendre en quelque sorte les enfants « étrangers » à leurs parents, qui pour la plupart ne parlent que patois. Cette ingérence de l'école dans l'intimité familiale des Ban de la Rochois, aura elle aussi ses conséquences dans le macrocosme républicain : l'exemple de Waldersbach viendra en son temps conforter l'abbé Henri Grégoire (1750-1831) dans sa volonté de promouvoir une unité linguistique nationale. Il pourra en effet opposer à ceux qui jugent son projet nécessaire dans les faits, mais utopique dans la pratique, le jugement du frère philologue (Jérémie-Jacques avec lequel il correspond tout au long de sa vie. Celui-ci écrivait dès 1775, dans la préface de son *Essai sur le patois lorrain* : « C'est en vain, qu'on se proposerait de déraciner le jargon populaire ; les savants l'apprendraient plutôt que les paysans et gens de métier ne sauraient s'en défaire. » Mais dans une lettre à l'abbé Henri

20 Jean-Frédéric Oberlin, « Cahier autographe commencé en 1770, année 1774 », *Annales du Ban de la Roche*, chapitre intitulé « Histoire de la paroisse de Waldersbach composée par M. Stouber en 1762 », 1774.

Grégoire du 24 juin 1793, le ton est tout autre, et le théoricien loue la réussite des pédagogues :

« Mais déjà avant cette époque les soins de mon frère m'avaient détrompé. Il y a trente ans environ qu'il fut placé au Ban de la Roche. Son devancier, le digne Citoyen Stouber, que tu connais, avait commencé à humaniser cette paroisse, composée de cinq villages, dans lesquels presque personne ne savait lire, moins encore écrire. Et, comment l'auraient-ils appris ? Les maîtres d'école étaient traités de vacher ; leurs places se donnaient tous les ans au rabais, et l'école faisait la ronde par semaines dans les pauvres chaumières des paysans, qui étaient obligés de céder leur poêle de ménage, étroit et obscur, pour cet usage. Les maisons d'école bâties, les places de régents rendues stables, les écoles de tricotage établies pour les filles, ont produit une nouvelle génération instruite, sachant bien lire, bien écrire et chiffrer, ayant quelques connaissances en herbes utiles et salutaires du sol, qu'elle habite. Une petite bibliothèque formée dans la maison ci-devant curiale de livres instructifs et amusants occupe depuis les loisirs de ces montagnards dans les jours consacrés au repos, et a beaucoup contribué à épurer les mœurs dans ces villages. Enfin, une contrée, qui ne lisait pas, il y a cinquante ans, est aujourd'hui en état de lire les décrets de la Convention, que le Citoyen Ministre s'applique à leur expliquer [...] Il est donc prouvé par cette expérience, que si l'on ne parvient pas tout à coup à expliquer l'usage du patois, on peut au moins introduire l'usage de la langue de la liberté d'abord pour la lecture et l'écriture ; on parviendra par la suite à la faire parler. »<sup>21</sup>

Bel hommage de la science, dont l'objet est ici de créer des modèles pour « penser l'éducation » à la pédagogie, qui s'emploie à les transformer en modèles pour « l'agir ». La reconnaissance politique viendra à son tour, consacrant cette expérience singulière d'émancipation collective par le livre, comme pépédeutique à une éducation populaire nationale :

« Un membre, en parlant sur les moyens de propager l'instruction publique par l'universalisation de la langue française rend compte à l'assemblée d'un fait intéressant :

---

21. Loïc Chalmel, *La petite école dans l'école. Origine piétiste morave de l'école maternelle française*, Berne, Paris, Peter Lang, 1996, pp. 31-32.

Dans le département du Bas-Rhin il y a une vallée dite le Ban de la Roche, composée de plusieurs communes dans lesquelles on ne parlait qu'un patois que l'on ne comprenait plus hors de la vallée. Un vieillard respectable, père d'une nombreuse famille, nommé Stuber, s'est dévoué à donner à ses citoyens les moyens de communiquer avec les autres hommes. Pour arriver à ce but, il a créé une école d'instituteurs destinés à apprendre le français aux bons habitants de cette vallée : les soins de Stuber n'ont pas été infructueux, il est parvenu à faire apprendre à la jeunesse à lire et à écrire en français. Stuber avec son successeur et ami Oberlin ont porté leurs soins beaucoup plus loin, ils ont montré aux jeunes gens du Ban de la Roche les éléments de la physique, de l'astronomie, de la botanique, de la musique et de beaucoup d'autres connaissances utiles à l'homme social [...]

Sur cette proposition, la Convention nationale décide que le récit qui vient de lui être fait, sera inséré doublement au procès-verbal et au bulletin<sup>22</sup>.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

+++++

Bierry Renée, « Oberlin et la botanique. L'utilisation des plantes du Ban de la Roche dans son œuvre civilisatrice et pédagogique », *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme du Ban de la Roche*, 1969/1977, 2 & 3.

Chalmel Loïc, *La petite école dans l'école. Origine piétiste morave de l'école maternelle française*, Berne, Paris, Peter Lang, 1996.

Chalmel Loïc, *Jean-Georges Stuber (1722-1797) : pédagogie pastorale*, Berne, Peter Lang, 2001.

Chalmel Loïc, *Oberlin. Le pasteur des Lumières*, Strasbourg, Nuée Bleue, 2006.

Gérando Marie-Anne Suzanne de Rathsamhausen (éd.), *Lettres de la baronne Gérando, née De Rathsamhausen*, suivi de *Fragments d'un journal écrit par elle de 1800 à 1804*, Paris, Didier et Cie, 1880.

22. Procès-verbal de la Convention nationale du 16 fructidor an II.

Hirzel Johann Kaspar, Frey des Landres J.-Rodolphe (trad.), *Le Socrate rustique, ou description de la conduite et morale d'un paysan philosophe*, Zurich, Heidegger & Cie, 1764.

Houssaye Jean (dir.), *Quinze pédagogues. Leur influence aujourd'hui*, Paris, A. Colin, 1994 (coll. Formation des enseignants. Enseigner).

Oberlin Jean-Frédéric, « Cahier autographe commencé en 1770, année 1774 », *Annales du Ban de la Roche*, chapitre intitulé « Histoire de la paroisse de Waldersbach composée par M. Stouber en 1762 », Archives municipales de Strasbourg, p. 107.

Oberlin Jean-Frédéric, « Histoire du trafic des livres de la paroisse », in *Einkauf ou approvisionnement pour la librairie*, 1792. Registre autographe conservé au musée Oberlin de Waldersbach.

Oberlin Jean-Frédéric, *Tagebücher*, Archives municipales de Strasbourg.

Oberlin Jérémie-Jacques, *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban de la Roche, fief royal d'Alsace*, Strasbourg, Stein, 1775.

Reimar Hermann Samuel, *Abhandlungen von den vornehmsten Wahrheiten der natürlichen Religion*, (*Dissertations sur les plus distinguées vérités de la religion naturelle*), Hamburg, Bohn, 1781.

Richter Noë, « Aux origines de la lecture publique : naissance des bibliothèques populaires », *Bulletin des bibliothèques de France*, 1978, n°4, pp. 221-249. [En ligne] < <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1978-04-0221-001> >.

Stuber Jean-Georges, *Alphabet méthodique pour faciliter l'art d'épeler et de lire en français*, Strasbourg, G.-L. Schuler, imprimeur sous les petites arcades n° 5, 1762.

Tissot Samuel Auguste André David, *Avis au peuple sur sa santé*, Paris, P. Didot, 1782.

Wolff Christian, *Gesammelte Werke. I. Abteilung, deutsche Schriften. 21. VI. Gesammelte kleine philosophische Schriften*, Hildesheim ; Zürich ; New York ; G. Olms, 1981/1740.

*Journal d'éducation publié par la Société formée à Paris pour l'amélioration de l'enseignement élémentaire*, n° 32, Paris, L. Colas, 1818.